UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ADOLPHE MONOD

CONSIDÉRÉ COMME PRÉDICATEUR.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 4 novembre 1863, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ALBERT RICHARDOT,

D'HÉRICOURT (HAUTE-SAÔNE).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS,

1863.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage de reconnaissance et d'amour.

A. RICHARDOT.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻.
RICHARD.
FRITZ.
JUNG ✻.
REUSS ✻.
SCHMIDT.
} Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, Président de la soutenance.

MM. RICHARD,
SCHMIDT,
BRUCH ✻,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ADOLPHE MONOD

CONSIDÉRÉ COMME PRÉDICATEUR.

INTRODUCTION.

La chaire protestante de l'Église réformée de France est veuve depuis huit ans de son prédicateur le plus éminent, Adolphe Monod. Il jouissait dans son sein d'une juste célébrité, mais sa mort qui, pour elle, fut un deuil vraiment senti, a passé presque inaperçue pour le grand public, malgré son avidité pour les nouveautés. Celui-ci a conservé un dédaigneux silence en face d'un événement qui a porté dans le sein du protestantisme la douleur que cause une perte aussi regrettable, et l'inquiétude de voir sa première chaire vacante de son premier orateur. Le catholicisme trouvant cette tactique bonne à l'endroit d'une minorité inquiétante, en a fait usage à son tour; mais l'homme impartial, loin de se faire son complice, doit se dépouiller de tout esprit de secte et apprécier le mérite où il se trouve sans distinction d'Église. La chaire catholique a eu ses sommités, cela est incontestable, et vouloir lui disputer la supériorité sur la chaire protestante serait montrer trop de partialité pour cette dernière. Mais si au groupe des orateurs catholiques le

protestantisme ne peut, dit-on, opposer que le seul Saurin, qu'étaient donc ces hommes qui, par la puissance de la parole et par la force des convictions, ont enlevé au catholicisme des royaumes entiers, sinon des orateurs puissants desquels malheureusement il ne nous est presque rien resté?

En France, l'Église protestante n'a jamais été constituée à l'état d'église paisible avant la Révolution. De l'édit de Nantes à la révocation son histoire n'est qu'une suite non interrompue de luttes suivies d'autant de défaites. Les prédicateurs avaient autre chose à faire qu'à polir leur style et à chatouiller l'oreille de l'auditeur; il fallait aux persécutés une parole de consolation et d'espérance; le ministre la donnait pure, simple et vivante, et cela c'est l'éloquence du cœur, la seule digne de ce nom.

La chaire protestante avait disparu des villes par la force de la persécution, mais nous la retrouvons dans le désert où, en face des merveilles d'une nature grandiose, sous la voûte du ciel, des paroles éloquentes venaient retremper la foi des persécutés et leur servir en même temps de nourriture spirituelle.

L'Église protestante de France, après avoir été ensevelie pendant un siècle dans les langes d'un oubli forcé, commençait à se débarrasser de ces entraves, grâce à la Révolution française qui proclama la liberté des consciences: sa résurrection se faisait lentement et péniblement. Napoléon, par la loi de germinal an X, suivit la même voie en décrétant d'une manière plus formelle la liberté des cultes. Au milieu de tous ces changements presque subitement amenés, le protestantisme parut se consolider, mais en

réalité l'indifférence seule se fortifia. On prêchait, on écoutait, mais on se souciait fort peu de la vie intérieure. Aussi sous ce règne si fécond en grandes choses la théologie fut tellement frappée de stérilité qu'elle ne nous a laissé aucune production. Deux partis se formèrent au milieu de l'Église tout étonnée de se voir enfin libre dans ses allures : le parti rationaliste et le parti méthodiste ou orthodoxe. Le premier de ces partis puisa ses croyances dans le rationalisme du dernier siècle, qui éloignait des dogmes tout ce que la raison n'admettait pas ; il voulait tout prouver, tout discuter sans jamais tenir compte des besoins intimes de l'âme : aussi la morale était-elle le thème constant de ses orateurs. Le sentiment chrétien était éteint et la vie religieuse n'était plus qu'un vain mot. Le péché n'était plus le péché dans le sens scripturaire du mot, c'était un vice, et loin de reconnaître le péché originel, on ne reconnaissait pas même dans l'homme une propension au mal; de là le préjugé que pour être sauvé, il suffit d'être honnête homme. On croyait sauver le christianisme en le dépouillant du surnaturel, Dieu était l'être suprême, rien de plus. Si l'on s'occupait de la révélation, on traitait de son utilité et non de sa nécessité, et, lorsqu'on voulait prouver un dogme, c'était en le conformant à la raison. On conçoit facilement qu'une telle pente conduisit directement à un indifférentisme qui se consolida grâce à la parfaite sécurité dont jouissait alors l'Église protestante.

En 1815 se forma le parti méthodiste. Des âmes pieuses crurent devoir reprendre les anciennes confessions de foi du seizième siècle, au lieu de les tirer de l'Écriture. Les représentants de ce parti, animés du

noble désir de reconstituer l'Église sur ses bases, déployaient une ferveur et une activité religieuses inconnues alors. Les esprits mécontents du présent et aspirant à une vie plus sérieuse, comme à des croyances plus solides, embrassaient avec abandon des doctrines si positives, si chaleureuses et si bien appropriées à leur état. L'Angleterre vint encore prêter son appui à ce grand mouvement, mais il arriva malheureusement que tout dégénéra en une orthodoxie raide et compassée qui, avec la vérité éternelle qu'elle élevait, montrait aussi une étroitesse nuisible qui donna lieu à un antagonisme encore existant.

C'est ici qu'apparaît Samuel Vincent. Ce prédicateur et écrivain marque la transition de la théologie déiste à une éloquence plus vivante. Il a été le précurseur du réveil en faisant revenir les esprits à Jésus-Christ. Mais en peignant l'idéal Jésus-Christ, il oublie de nous dire comment nous devons y atteindre, l'aimer, l'imiter[1]. Le Sauveur reste dans l'ombre, et le pardon et la grâce ne sont pas mentionnés. Après lui viennent les trois sommités du réveil, Vinet, Verny et Adolphe Monod. Avec eux nous nous trouvons sur un terrain vraiment évangélique. Pour le premier, la foi, c'est l'union vivante avec Jésus-Christ et non pas au simple acte de l'intelligence; le but de la prédication est de faire aux âmes *une sainte violence* pour les amener à la vie chrétienne; son objet est la révélation tout entière. Le deuxième, Verny, moins connu parce qu'il a moins écrit, a continué de soutenir le réveil par sa piété originale et profonde. Enfin vient Adolphe Monod qu'on

[1] Voy. le cours de M. Schmidt sur l'*Histoire de la prédication française.*

a accusé d'appartenir à la tendance exclusive du réveil. On ne peut méconnaître que notre orateur se rattachait aux principes de la Réforme du seizième siècle. Son dogmatisme pourtant n'était pas un dogmatisme d'emprunt; il était le résultat de ses labeurs et de ses recherches. Il faisait chaque jour une étude spéciale de la Bible, et c'est dans ses lectures et dans ses méditations journalières qu'il forma ses propres convictions. Il était tout à fait disposé à accepter tout ce qui était conforme à la Parole de Dieu et, dans les cas douteux sur lesquels l'orthodoxie s'était prononcée d'une manière péremptoire, M. Monod savait conserver sa propre indépendance. Je ne crois pas qu'on puisse jamais dire qu'il se rattachait à Calvin pour le dogme de la prédestination. Il fut un des premiers à saluer l'alliance évangélique, mais il était exclusif quand il s'agissait de la vérité chrétienne, comme doit l'être tout homme profondément convaincu. Dans un sermon, la Parole vivante, prononcé le jour de son installation, comme pasteur suffragant de M. Juillerat, il a signalé la plaie du réveil avec précision et donné en même temps le remède qui lui convient. Tout lecteur attentif y verra non l'orthodoxe rigide, mais le chrétien profondément convaincu qui a sincèrement à cœur de porter secours, selon ses forces, à un état de choses qui aurait pu devenir funeste à l'Église. En parlant du réveil, il dit: p. 31. «Oui, la contemplation de la personne vivante de Jésus-Christ a été, je n'ai garde de dire absolument, mais comparativement négligée par notre réveil. Il s'est plus mis en présence de la parole écrite que de la parole vivante; il a été pour tout dire en deux mots plus biblique que spirituel.» Et plus loin, p. 35: «La

piété du réveil n'a-t-elle pas eu quelque chose de trop dogmatique dans sa conception, de trop agité dans son action, de trop extérieur dans ses tendances, de trop éclatant dans ses œuvres, de trop humain dans ses moyens?» — Le remède, il l'indique à la p. 41. «Ah! donnez-moi seulement la parole vivante de Jésus-Christ, sa personne telle qu'elle était, mieux encore telle qu'elle est, et je vous donnerai l'union des frères et par elle la prospérité de l'Église et l'édification du monde.» Dans le sermon sur la Vocation de l'Église, M. Monod se demande d'où vient que le christianisme du dix-neuvième siècle exerce si peu d'influence sur les âmes comparativement à l'action puissante de la primitive Église de Jérusalem[1]. «Ce qui gagnait alors les cœurs, dit-il, c'était la nouveauté inouïe du spectacle moral qu'elle offrait aux yeux; c'était cette île de sainteté, d'amour et de paix, qui venait de surgir dans un jour, au sein de cet océan de péché, d'égoïsme et d'agitation que nous appelons le monde, apportant à la terre, comme un Éden, des fruits si délicieux qu'on ne les eût attendus que du ciel.» A la p. 85 il développe la même idée. «Pourquoi les chrétiens de Jérusalem et du premier siècle ont-ils recueilli des fruits si abondants de leur travail, dirai-je? ou de leur seule présence dans Jérusalem, en attendant les fruits plus abondants qu'ils en devaient recueillir plus tard dans la Judée et dans tout le monde, et nous résignerions-nous tranquillement, nous chrétiens de Paris et du dix-neuvième siècle, au cauchemar de nos appels perdus dans le désert, de nos coups d'épée donnés dans le vide, et de notre

[1] Paris, t. Ier, p. 84.

Évangile jeté sur la face du monde sans que personne presque daigne se baisser pour le ramasser? Pourquoi, si ce n'est parce qu'héritiers de leur doctrine, nous ne le sommes pas de leurs œuvres; parce qu'imitateurs de leur foi, nous ne le sommes pas de leur amour; en deux mots, parce que présentant au monde la même parole, nous ne lui offrons pas le même spectacle etc?» Et plus loin, p. 90: «Wesley ne demandait que dix vrais méthodistes pour renouveler la face de l'Angleterre: je le crois bien, ces dix vrais méthodistes, ce seraient dix apôtres! Avec dix vrais protestants je ne désespérerais de rien non plus pour l'Église réformée de France!»

M. Monod, comme on vient de le voir, chercha à allier son cœur à ses actes; il était convaincu que la prédication ne pouvait produire ses fruits bénis qu'autant que le prédicateur lui-même prêchait d'exemple. Il réalisa pour lui-même cette conviction, et l'on peut dire de lui que sa vocation tout entière était tissée dans la trame de sa vie. Pour lui la foi objective et subjective étaient la même chose; sa vie fut le reflet fidèle de sa croyance. Dominé par la seule pensée de gagner des âmes, on ne le vit jamais s'effacer comme pasteur. Dans sa conversation il apportait toujours un prosélytisme infatigable et savait adroitement, lorsqu'il se voyait en présence de personnes qu'il croyait être dans l'erreur, saisir l'occasion de les ramener sur un terrain plus solide sans les blesser. Sa vie privée offrait un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes. Dans toutes les sphères de son action pastorale il apportait une conscience tellement scrupuleuse et délicate, une attention si soutenue, qu'on était frappé

d'admiration en voyant cette belle âme, toujours pleine de la présence de Dieu, chercher à réaliser dans les moindres détails de la vie cette parole de Jésus-Christ : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Son humilité égalait celle du jeune enfant; on le vit souvent demander conseil au plus humble chrétien avec la simplicité d'une âme enfantine. Cette belle humilité fut pour lui un préservatif salutaire contre les dangers auxquels l'exposait une position aussi distinguée. On raconte qu'à l'issue d'une de ses prédications puissantes, un de ses auditeurs, encore sous le coup de l'impression reçue, s'approcha de lui et se mit à faire l'éloge de son sermon. « Cher ami, lui dit l'orateur en l'interrompant, Satan m'a dit tout cela avant vous. »

M. Monod fut également un homme de prière. Ses sermons respirent une telle effusion de l'esprit divin, qu'on ne peut les lire sans en ressentir une émotion vive et profonde. Le désir de gagner des âmes à la cause de Christ, uni à l'esprit de prière, faisait de lui un de ces chrétiens géants (pour lui donner l'épithète qu'il donne à saint Paul) qui ont la plus haute idée de leur mission. « Nous avons vu, dit M. E. de Pressensé [1], il y a quelques années un manuscrit de l'un de ses premiers sermons. Entre deux morceaux saisissants il avait laissé échapper ce cri de son cœur que Dieu seul devait entendre : « Mon Dieu ! aide-moi par le sang de ta croix ! » Ce mot n'est-il pas toute une révélation ? Ne sent-on pas le saint et douloureux travail de celui qui veut enfanter des âmes à la vérité ? Comment s'étonner que des prédications ainsi préparées aient été si puissantes ? » Lorsqu'il était en chaire, il se regardait

[1] *Revue chrétienne*, p. 251, année 1856.

comme ayant à annoncer à ses auditeurs un message de son maître, réalisant ainsi cette parole du grand apôtre Paul : « Nous ne nous prêchons pas nous-même, mais Jésus-Christ, le Seigneur, et pour nous, nous sommes vos serviteurs pour l'amour de Jésus-Christ. » Tel est l'homme qui nous occupe ; avant d'être orateur, il est chrétien évangélique : c'est un point qu'il ne faut pas négliger, si l'on veut connaître la cause première de son éloquence.

Avant de l'envisager comme prédicateur, esquissons à grands traits sa biographie.

Adolphe Monod naquit à Copenhague en 1802, où son père, Jean Monod, était à la tête de la communauté française de cette ville[1]. Sa mère était danoise et possédait fort bien la langue anglaise qu'elle réussit à faire parler à ses douze enfants. En 1808, Jean Monod, aussi connu par ses talents que par son caractère respectable, fut appelé à Paris comme pasteur de la communauté évangélique, qui commençait alors à se relever de ses ruines après les désastreuses agitations de la révolution. Quatre de ses huit fils se vouèrent au saint ministère ; Adolphe est le seul qui ait été enlevé à ce beau cercle de famille. Il fit ses premières études au collége Bonaparte ; de là il se rendit à la faculté de Genève, où il termina ses études théologiques en 1824. La théologie d'alors, qui n'était qu'un rationalisme naturel, ne pouvait répondre aux besoins intérieurs de ce jeune homme consciencieux et aux pensées nettement tracées. Son âme profonde et rêveuse, un peu

[1] Nous empruntons quelques détails à l'*Encyclopédie* de Herzog.

portée à la mélancolie, cherchait la paix qu'il devait plus tard si bien annoncer aux autres; mais il ne la trouvait pas. En 1825, il fut attaché comme aumônier à l'ambassade prussienne de Naples, où il travailla comme fondateur de la communauté évangélique de cette ville jusqu'en 1827. En se rendant à destination, M. Monod eut occasion de prêcher dans l'église de Lyon; l'effet qu'il y produisit exerça une grande influence sur son avenir. A Naples il eut souvent des accès de profonde mélancolie qui, selon toute probabilité, provenaient de sa propre conviction ou étaient occasionnés aussi par la différence qui existait entre ses vues religieuses et son état spirituel. Un chrétien distingué devint, par la force de ses instructions bibliques et par l'ardeur de sa piété, l'instrument béni de sa conversion. Dès ce moment M. Monod perdit sa mélancolie. Après deux ans de séjour dans cette ville il reçut un appel de cette même église de Lyon, où sa prédication avait été si fort goûtée. A peine fut-il entré en fonction, que ceux mêmes qui l'avaient appelé furent bouleversés par la puissance de sa parole. Ils reconnurent facilement son éloquence d'autrefois, mais au talent naturel s'étaient jointes une conviction plus arrêtée et l'ardeur d'une foi vivante embrasée du premier feu de la conversion. Le consistoire de cette église, sous l'influence d'une théologie débile, alliée à un christianisme de mauvais aloi, ne put trouver aucun plaisir aux doctrines évangéliques du Crucifié. Il se forma contre le jeune prédicateur une opposition violente qui épiait l'occasion de l'éloigner. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Dans le sermon : « Qui doit communier ? » M. Monod s'éleva avec une énergie peu

commune contre la profanation de la sainte Cène. Il s'était aperçu que son troupeau s'approchait en foule de la sainte table, et que même les hommes ouvertement incrédules y prenaient part comme à un acte tout à fait ordinaire, tel que cela se pratiquait dans ces temps de tiédeur. Le consistoire s'adressa au ministre des cultes, lui expliqua la faute qu'il avait commise en le priant de ratifier la nomination d'Adolphe Monod, et lui demanda sa déposition : elle lui fut accordée. Mais la prédication d'Adolphe Monod n'avait pas été sans succès. Quelques âmes affamées de justice et salutairement touchées par son christianisme vivant, vinrent le prier de ne pas les abandonner. Il vit dans cette démarche touchante un appel de Dieu, et, désireux d'obéir à son Maître, il ouvrit une salle qui bientôt se transforma en une chapelle spacieuse. Trente ans se sont passés depuis ; le grain de sénevé de l'Évangile est devenu un grand arbre qui étend ses rameaux bienfaisants sur la grande ville de Lyon et sur le sud-est de la France. Aujourd'hui cette communauté compte quatre pasteurs, plusieurs évangélistes et huit chapelles. En 1836 M. Monod fut appelé à la chaire d'éloquence de la Faculté de théologie de Montauban, où il enseigna pendant onze ans sans renoncer jamais à la prédication. Il prêchait volontairement chaque dimanche et employait régulièrement ses vacances à visiter et à édifier les communautés religieuses du midi de la France. Partout où il se rendait, la foule affluait pour écouter sa prédication puissante, et ce fut alors que sa réputation d'orateur chrétien commença à grandir.

A Paris il fut appelé à combler une vacance sur-

venue dans la chaire de l'Église réformée; le gouvernement ratifia sa nomination. Pendant neuf ans, sa parole éloquente et tout évangélique ne cessa de retentir dans les temples de la capitale où elle devait atteindre à son plus haut période dans les discours sur saint Paul. Chaque dimanche soir, M. Monod donnait une instruction biblique dans un petit local du temple de l'Oratoire. Dans ses méditations simples et pratiques il fit preuve d'une connaissance si approfondie des Saintes-Écritures, que plusieurs de ses auditeurs les préféraient à ses plus grands discours. Une maladie cruelle vint frapper Ad. Monod et l'enlever à son Église après deux ans de souffrances croissantes. Dans les moments de repos que lui laissait la maladie, il trouva avec l'occasion de prêcher l'évangile, celle de montrer l'esprit de largeur chrétienne dont il était animé, en recevant comme des frères tous ceux qui partageaient sa foi, quelle que fût d'ailleurs leur dénomination particulière. Il établit autour de son chevet un service hebdomadaire où la communion était distribuée à un auditoire d'amis. Après la distribution de la Cène, M. Monod abdiquant le rôle de prédicateur, adressait alors à l'assemblée des exhortations pratiques que sa famille nous a conservées dans l'ouvrage intitulé : *les Adieux*, un des plus beaux dons faits aux affligés. C'est une prédication sous la croix qui mérite d'être placée sur le même plan que l'imitation de Jésus-Christ. La fin d'Ad. Monod fut l'exaucement de sa prière favorite : « Que ma vie ne s'éteigne qu'avec mon ministère, et que mon ministère ne s'éteigne qu'avec ma vie. »

Il fut ravi à son Église éplorée, le 6 avril 1856, Tout son ministère peut se résumer dans cette parole

de saint Paul, son modèle le plus parfait après Jésus-Christ: « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé» (2 Cor. IV, 13) M. Monod nous a laissé quatre volumes de sermons, partagés en trois séries qui marquent parfaitement les trois grandes étapes de cette belle carrière qu'il a si brillamment fournie : Lyon, Montauban et Paris, cette dernière série forme deux volumes. Nous avons borné notre étude sur Ad. Monod à ces quatre volumes de sermons. Ses autres ouvrages, tels que *Lucile ou la Lecture de la Bible. Pourquoi je demeure dans l'Église établie*, et trois autres sermons pour le jour de Noël récemment publiés ne nous occuperont pas.

Caractères généraux de sa Prédication.

Adolphe Monod occupe assurément la première place parmi les prédicateurs de notre époque. La chaire protestante peut l'opposer, sans crainte d'être accusée d'esprit de complaisance, aux plus grandes célébrités contemporaines de la chaire catholique, et, sur plus d'un point, tirer avantage de la comparaison. L'orateur catholique, membre d'une grande majorité, peut compter sur une renommée plus bruyante que dans le protestantisme, où, avec plus de talent, on ne peut arriver qu'à une notoriété toujours fort discrète. Mais la vérité ne peut longtemps rester captive, tôt ou tard elle brisera ses entraves et saura assigner à Ad. Monod le rang élevé qui lui convient parmi les premiers orateurs chrétiens, M. Monod nous paraît être le type le plus accompli de l'orateur chrétien; nous ne croyons pas trop nous avancer en le proclamant le premier prédica-

teur de notre époque, laissant toutefois à un avenir impartial le soin de décider sur la vérité de notre assertion.

Cet homme remarquable possède en effet toutes les qualités de l'orateur chrétien : une intelligence claire et nette de ses pensées, une grande puissance d'argumentation, une imagination vive, un sentiment du beau formé à l'école des grands maîtres, une mémoire tenace, ornée des chefs-d'œuvre de la littérature française, anglaise et italienne, un débit noble et digne, une voix sonore et vibrante, un geste sobre et naturel, une action sans cesse renouvelée, une diction coulante et châtiée, où le fond ne le cède jamais à la forme, et par dessus tout une foi ardente vient communiquer son étincelle de feu à toutes ces qualités éminentes, subjuguer l'auditeur, l'entraîner, le forcer à admirer après avoir été convaincu : voilà Ad. Monod.

« Ceux qui l'ont entendu en tremblent encore » a dit M. Michelet, en parlant d'Ad. Monod (*Hist. de Fr.*, V, p. 212). Il n'y a là rien d'exagéré. On aurait dit un pasteur du désert transporté au dix-neuvième siècle venant armé de l'autorité des Saintes-Écritures, menacer les tièdes, les glacer d'épouvante en leur faisant sentir leur coupable état de péché, et leur montrer, après les avoir terrassés, la nécessité d'un sauveur. Jamais il ne transige avec ses convictions, car chez lui le chrétien était tout entier dans le prédicateur. Il ne déguise rien, il ne ménage personne, il sait faire accepter à son auditeur les vérités les plus terribles, avec plus de succès que ceux qui croient devoir les amoindrir pour arriver au même résulat. Gagner des âmes à Jésus-Christ en les arrachant à la perdition, voilà le but de sa prédication.

Ad. Monod est aussi un profond psychologue. Il va fouiller le cœur humain avec une énergie qui étonne, avec une sagacité qui force à l'admiration, soit qu'il veuille rendre raison de nos passions, de nos besoins et de nos aspirations, soit qu'il veuille les analyser. Sa dialectique hardie et sûre sait poursuivre la pensée dans ses conséquences les plus éloignées; elle ramène forcément le cœur humain à s'examiner à la céleste clarté, et, finalement ébloui d'une lumière qu'il ne peut supporter, il veut la fuir, mais c'est en vain : il faut en supporter l'éclat et s'avouer vaincu. Souvent il se met à la place de son auditeur, lui confesse ses combats, ses doutes, puis tout à coup, s'armant de la foi et de l'amour dont son cœur déborde, il l'entraîne comme à la remorque de sa parole. Son argumentation est directe, pressante, il lutte avec la conscience de son auditeur, ne lui permet aucune feinte, aucun détour; il redouble ses coups, les presse, et, finalement vaincue et gagnée, elle se rend à l'évidence. Jamais il ne prend l'autorité du prêtre, il respecte trop la liberté individuelle pour réclamer une obéissance passive et aveugle : instruire, convaincre et exhorter, voilà sa tâche qui doit être aussi celle de tout vrai prédicateur.

Ad. Monod est encore un moraliste ingénieux, sans cesser jamais d'être orateur. Sous ce rapport, il l'emporte sur Massillon. Qui n'a lu le Petit carême sans être frappé du rôle de courtisan qu'y joue l'orateur de la cour? Qui n'a été humilié pour lui en voyant avec quels efforts il cherche à rattacher à la religion une morale fondée non pas sur l'évangile, mais sur le bon goût? On s'étonne qu'un esprit si supérieur soit sorti des voies de son ministère en se mettant tout à fait en de-

hors des limites de la doctrine évangélique, en faisant du principal l'accessoire, et de l'accessoire le principal. Il serait facile d'extraire de Massillon plusieurs pages de suite qui conviendraient mieux à une dissertation, à un traité de morale qu'à un sermon; chez Ad. Monod on ne le pourrait. Jamais il ne transige avec son devoir, il tient haut élevé le drapeau de sa foi, et lorsqu'il est moraliste, il ne cesse pas d'être chrétien évangélique (voy. Danse et Martyre).

Ad. Monod se montre aussi comme penseur profond. En étudiant ses discours on retrouve l'homme qui a profondément médité son sujet sur toutes ses faces; aussi, telle idée qui, après avoir été suffisamment développée pour l'intelligence de l'auditeur, se transforme-t-elle tout à coup en une pensée lumineuse et nette qui la résume pour la mieux fixer dans l'esprit. C'est tellement vrai qu'on pourrait tirer de ses sermons un recueil de pensées et de maximes, qui lui assignerait avec justice une place entre le grand Pascal et le Pascal adouci, Vauvenargues, ou la Rochefoucauld. Nous citerons entre autres : « Le meurtre est à la haine ce que le fruit est à la semence » (Lyon : Êtes-vous un meurtrier?). « Tout égoïsme cache un principe de haine. » « La Bible c'est le ciel parlé, la Bible écoutée ce serait le ciel vu, senti, vécu » (Montauban : Sermon sur la tentation de Jésus-Christ, les Armes). « La dissipation est la serre chaude de toutes les vanités » (Danse et Martyre) etc.

Des connaissances aussi nombreuses que variées en histoire universelle venaient aussi se mettre à la disposition de son beau talent. Dans le sermon, la « crédulité de l'incrédule », il cite Bacon, Rousseau, Pascal,

Tacite, Dupuis. Dans le sermon, « l'Ami de l'argent,» il cite Salluste, Andrew Fuller, Bouron, Labruyère, Saurin. Dans le sermon « sur la mission de la femme », il cite Pierre Lombard, Mme de Staël, et dans le sermon « sur la vie de la femme », il cite Michelet etc.

M. Monod avait aussi de fort belles connaissances théologiques qu'il avait puisées dans les auteurs allemands et anglais. Il s'était nourri surtout des ouvrages de Neander et de de Wette. Son savoir philologique n'était pas moins étendu; il savait l'hébreu et le grec parfaitement, aussi, quand le texte de Martin lui paraissait fautif, en rétablissait-il le véritable sens. Sa personne n'offrait rien de distingué, sa taille était ordinaire, sa démarche simple et grave; sa figure paraissait fatiguée, mais elle s'illuminait parfois d'un de ces regards qui ne sont pas de la terre et qui révèlent suffisamment les aspirations du cœur. Lorsqu'il montait en chaire on l'aurait cru écrasé sous le poids de sa tâche. Il commençait son discours lentement, gravement, puis, s'animant insensiblement, il captivait sans effort l'attention de son auditoire; sa voix pénétrante et pure, rehaussée par un geste noble et sobre tout à la fois, faisait vibrer toutes les fibres de l'âme; toute cette partie de l'éloquence qu'on nomme l'*action* se trouvait en lui, et, mieux qu'en tout autre, pouvait mériter ce nom, tant il était préoccupé d'agir par la parole et de réaliser sa prédication dans tous les cœurs : c'étaient autant d'agents ajoutés à la force de ses pensées et à la puissance de son style, que rehaussait encore une rare alliance du développement artistique et du talent naturel.

Homilétique d'Adolphe Monod.

On ne peut trouver dans les sermons de notre orateur des principes homilétiques fixes, invariables. En général, sa méthode est fort simple : il tire ordinairement ses divisions du texte; il ne les indique pas toujours, mais quand il le fait, c'est sans recherche et avec brièveté. Le plan de ses sermons est très-net et se grave facilement dans la mémoire. Tantôt il suit le principe de la gradation, comme dans le sermon : « La Foi toute-puissante. » Son texte est la péricope de la cananéenne. Il examine le commencement de cette foi, puis ses progrès et enfin sa victoire. Tantôt, si le texte est historique, il prend ses divisions d'après les différents personnages du texte et d'après le rôle qu'ils y jouent. Ainsi, dans le sermon, « le Geôlier de Philippes », les personnages sont, d'un côté Paul et Sylas, de l'autre, le geôlier. Il montre: 1° comment le geôlier est arrivé à faire la question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » C'est par le fait extraordinaire de la délivrance des apôtres et par les paroles de Paul, qui le calment; il voit les prodiges, il est ému et s'écrie : « Que faut-il etc. » 2° Paul répond: « Crois au Seigneur Jésus, et non pas: fais telle ou telle chose, voilà l'Évangile. » 3° Il croit, il a la paix et se réjouit avec toute sa maison. Ad. Monod divise encore son sujet d'après les diverses circonstances dans lesquelles se trouvent ses auditeurs. Ainsi, dans le sermon intitulé « le Bonheur de la vie chrétienne » (Montauban), l'orateur après avoir montré que la vie chrétienne

donne le bonheur, non pas un bonheur extérieur, terrestre, charnel, mais intérieur, spirituel, céleste et qui assure la vie éternelle, passe en revue ce qui répugne le plus dans la vie chrétienne et qui renferme sous des apparences trompeuses des charmes secrets. C'est : 1° la foi, cette soumission d'esprit que Jésus exige des siens; 2° la vie chrétienne qui semble monotone et même fastidieuse, et 3° c'est que celle-ci est une vie de sacrifices et de privations.

D'autres fois, les divisions ne sont pas indiquées, soit que le sujet ne le permette pas, soit que cette marche convienne mieux à l'effet qu'il veut produire, comme par exemple les deux sermons « les Fondements en ruine. » Dans ce dernier cas, comme dans les précédents, les idées se suivent avec une facilité telle qu'il est toujours aisé de retenir la marche qu'a suivie l'orateur, les divisions n'y auraient pas apporté plus de clarté. Quel que soit le sujet qu'il traite, M. Monod sait toujours, avec un art merveilleux, le diviser pour en faire jaillir l'étincelle destinée à allumer dans l'âme de ses auditeurs le feu dont il se sent embrasé. Chez lui, jamais on ne trouve de divisions superflues dont le nombre trop grand dénote ou un plan défectueux ou un thème trop vaste. Son sujet, qu'il manie avec une habileté enviable, ressort facilement du discours entier et peut toujours se traduire par deux ou trois mots qui suffisent parfaitement pour le caractériser. La transition se fait avec une facilité qui surprend et qui étonne, rien n'est heurté, elle fait passer d'une idée à l'autre sans secousse; l'auditeur en éprouve une joie secrète et un contentement d'esprit qui aiguisent son attention, et, en lui faisant franchir sans peine les divisions, comme

si tout le discours était fondu d'un seul jet, il ne peut que mieux être sous l'action de l'orateur.

On peut diviser les textes de ses discours en deux classes : les textes historiques et les textes didactiques. Avant lui on avait négligé les premiers, il y revint, et c'est un mérite à ajouter à tant d'autres. Les textes historiques sont : « La Foi toute-puissante (Lyon); le Geôlier de Philippes, les Démoniaques, Jésus tenté au désert (formant trois sermons, le combat, la victoire, les armes); Hérode et Jean-Baptiste, Danse et Martyre (Montauban); Marie Magdeleine (1re série, Paris); Nathanaël, Saint Paul, cinq discours (son œuvre, son christianisme ou ses larmes, sa conversion, sa personnalité ou sa faiblesse, son exemple, Jésus enfant, modèle des enfants) (2e série, Paris). » Il a aussi des sermons apologétiques, ainsi : « La Crédulité de l'incrédule, Dieu est amour, la Création, Qui a soif? le Plan de Dieu dans la rédemption, Dieu demandant le cœur de l'homme, l'Exclusisme. »

M. Monod fait parfois usage des textes parallèles qu'il ne développe pas. En cela il n'est pas à imiter, car tout passage cité comme texte doit être développé, autrement l'auditeur se trouve trompé dans son attente et le sermon manque son but. Il est préférable d'intercaler ces passages dans le corps du sermon, où ils viennent sanctionner les paroles de l'orateur et ajouter encore à leur poids. Jamais Ad. Monod ne se sert de ces moyens rhétoriques rebattus qui dénotent toujours un orateur médiocre; il aurait cru déroger à la dignité de la chaire. Il rejette également loin de lui tous ces froids jeux de mots qui plaisent à l'esprit aux dépens du cœur; son style est naturel, plein de force et

d'onction, il a plus de grandeur et de laisser-aller que celui de Vinet, sans avoir l'ampleur scolastique de Bossuet.

Un des grands moyens oratoires dont se sert Ad. Monod, ce sont les comparaisons, les expressions poétiques ou consacrées de l'Écriture sainte. Elles s'échappent de sa mémoire avec un judicieux à propos, avec une fidélité surprenante, tant il possède bien sa bible, et viennent doubler l'autorité de sa parole. Il emprunte également à l'histoire contemporaine comme à l'histoire universelle des exemples qui illustrent ses idées et qui le font connaître comme homme savant. Dans le sermon la « Peccadille d'Adam et les vertus des pharisiens (Lyon) », il cite Robespierre couronné au collége de Nantes pour le prix de vertu, et, dans le sermon « le Plan de Dieu, » il cite Chénier marchant à l'échafaud et se touchant le front en prononçant ce mot amer et naïf : « Et pourtant, il y avait quelque chose là ! » M. Monod emploie quelquefois l'ironie, mais elle est toujours sérieuse, douloureuse et toujours digne de la chaire : voir le sermon, les grandes Ames » (p. 77, 2e série, Paris).

L'exorde est ordinairement très-simple, travaillé avec soin, parfois un peu long, mais toujours approprié au discours et conduisant comme une belle avenue, doucement inclinée, du texte au thème. Nous avons pourtant un exemple où la recherche domine, c'est l'exorde du sermon « Dieu est Amour (Montauban). » L'orateur transporte son auditoire à Herculanum et le fait assister au déploiement d'un rouleau enfoui depuis 1800 ans sous les cendres du Vésuve, et renfermant un exemplaire de la première épître de saint Jean,

d'où le texte est tiré. « Parvenu, dit-il, au 4e chapitre et au 8e verset, on vient de déchiffrer ces deux mots : Dieu est.... Quelle attente! Dieu est.... que va-t-on nous dire et quel est-il?.... — Voici le mot fatal qui se découvre : amour. Dieu est amour. »

La péroraison est toujours le point culminant de son discours ; c'est là qu'il frappe les grands coups de son éloquence, qu'il concentre toutes ses forces et met en jeu tous les ressorts de sa sensibilité. L'onction qu'il sait si bien répandre sur le sermon tout entier, fait de la péroraison son plus riche domaine. L'orateur chrétien, qui ne croit jamais avoir assez fait pour arracher le pécheur à une fatale sécurité et l'amener à la foi vivante, s'y montre dans toute sa puissance. Aussi ses invitations sont-elles pressantes et belles, ses appels émus forment ordinairement deux ou trois péroraisons qui se succèdent avec une puissance sans égale et qui se terminent souvent par une courte prière pleine de vie et de foi où l'on sent le frémissement de l'âme de l'orateur pour celles qu'il voudrait sauver. La plus belle péroraison est assurément celle du sermon « Donne-moi ton cœur » (1re série, Paris). Un puriste pourrait trouver chez Ad. Monod quelques expressions à blâmer. Il fait usage, fort rarement du reste, de mots qui, s'ils ont vieilli, méritent encore, ce nous semble, l'honneur du dictionnaire. Le mot *invaincu* qui se perd depuis le grand Corneille, se trouve deux fois dans ses sermons, à la p. 338 (Lyon) et à la p. 35, 2e série, Paris. Le mot italien *ghetto* se trouve à la p. 357 (Montauban) et à la p. 16 (2e série, Paris). On rencontre le mot *caïnisme*. Nous laissons à d'autres le soin de discuter l'emploi de pareils mots, pour passer à des réflexions plus sérieuses.

Étude comparative de ses sermons.

Les sermons de M. Monod tels que nous les possédons dans les trois séries, Lyon, Montauban et Paris, c'est-à-dire tels qu'ils ont été chronologiquement prêchés, offrent des nuances qui ne sauraient échapper au lecteur attentif, et qui constituent, comme le dit l'auteur lui-même dans sa préface, « un développement graduel dans l'intelligence et l'exposition de la révélation divine. » On reconnaît fort bien que sa théologie a passé par des phases diverses; elle a eu sa crise, mais elle en est sortie victorieuse. Sa foi est toujours demeurée inébranlable sur le même fondement Jésus-Christ. Examinons successivement les trois séries de ses discours pour nous convaincre de la vérité de cette assertion.

Dans la série de Lyon, ce qui prédomine, c'est l'élément dogmatique. Cela s'explique parfaitement bien par les tendances d'alors. La philosophie avait prêté ses propres conceptions aux vérités révélées de la religion, et de cette union il était résulté un christianisme bâtard qu'il fallait abandonner, si on ne voulait pas se fourvoyer. Ad. Monod, encore plein du feu de la jeunesse et dans l'ardeur d'une foi bouillante, frappe à coups redoublés sur les consciences endormies pour les réveiller de leur engourdissement spirituel. Il annonce plus les menaces de Dieu que les trésors de son amour. C'est le Dieu fort et jaloux de l'ancienne alliance venant juger le pécheur et jeter au feu l'arbre qui ne porte pas de bons fruits. Ici nous sommes pour ainsi dire

dans le vestibule du christianisme ; cependant nous apercevons déjà les magnificences de la salle des noces. En un mot, le calviniste apparaît au premier plan, la conversion est représentée comme une infusion de la grâce ; toutefois notre orateur, dans son dogmatisme, ne cesse jamais d'être éloquent. En ceci n'est-il pas supérieur à Bossuet? Ce dernier n'est jamais éloquent en raison de la doctrine catholique, c'est-à-dire comme théologien ; aussi ce n'est qu'au chrétien, dans l'acception la plus large du mot, que nous devons ces grandes pages celles qu'on apprend et qu'on n'oublie pas.

Le premier sermon est destiné à combattre la fausse idée que l'on se faisait du péché ; on le confondait avec le vice, l'orateur conclut que l'homme dans son état naturel et pécheur. Le deuxième défend la thèse que l'homme ne peut rester dans cet état de condamnation et qu'il peut en sortir par la rédemption en Jésus-Christ. Le troisième traite de la sanctification, le quatrième de la nature des bonnes œuvres, le cinquième du jugement à venir, et se résume dans cette question : « Pouvez-vous mourir tranquille? » Il combat les fausses espérances sur lesquelles s'appuie le pécheur, telles que l'infinie bonté de Dieu, sa miséricorde, et une loi mitigée lui montre que ces appuis sont néant et le ramène à Jésus-Christ. Le sixième sermon « la Peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens » est destiné à montrer que devant Dieu il n'y a pas de petits péchés et que tout péché mérite la mort. Le septième renchérit sur le précédent ; le texte est : « Tu ne tueras point. » L'orateur pose des questions à son auditoire, lui demande s'il a violé la lettre et l'esprit du sixième commandement, montre que le meurtre est à la haine ce que le fruit est

à la semence, et que par nos péchés nous crucifions Jésus-Christ. Vient ensuite le huitième sermon : « Qui doit communier ? » qui lui attira, comme nous l'avons dit plus haut, la censure du consistoire. « Cette censure, dit-il dans la préface du sermon, 1831, a été motivée sur deux considérants : le premier, que dans ce discours j'ai rappelé avec regret les temps anciens, où l'on exerçait la suspension de la Cène et l'excommunication ; le second, que j'ai dit que le démon s'est glissé dans l'Église et dans la chaire.» Ce sermon, qui recèle déjà toutes les grandes qualité d'Ad. Monod fut trop véhément. Il le reconnut lui-même dans la préface de la 2e édit. Paris 1855, où, après avoir répondu brièvement au reproche de s'être mis plus tard en contradiction avec ce sermon, il dit : « La discipline spéciale de la Cène me préoccupe moins aujourd'hui que la discipline générale de l'Église. A cet égard il m'en coûte d'autant moins de reconnaître que mes vues se sont modifiées, que cette modification, je crois, m'est commune avec presque tous les pasteurs évangéliques de notre langue, soit des Églises établies, soit des Églises indépendantes.» On ne peut lire sans émotion ce passage, qui rappelle si bien la juste indignation de Moïse à sa descente du Sinaï, et qui commence par ces mots : « Où suis-je ? Est-ce bien ici l'Église de Christ ? Est-ce bien ici l'Église réformée de France ? L'Église dont je suis le pasteur est-elle bien la même où la communion était célébrée si saintement ?...» etc., p. 281.

Le sermon suivant, «la Création», établit le dogme de la trinité, dans l'œuvre de la création matérielle comme dans celle de la création spirituelle. Le sermon « la Foi

toute-puissante », qui vient ensuite fait ressortir les caractères distinctifs de la vraie foi; puis viennent les deux derniers sermons de cette série, intitulés: « les Compassions de Dieu pour le pécheur converti. » Le premier est destiné presque exclusivement à prouver l'éternité des peines: cela semble au premier abord en contradiction manifeste avec l'idée de compassion, mais l'orateur y arrive par l'idée de désordre qu'enfante le péché et qui nécessite le châtiment de Dieu. Cette analyse rapide de la première série suffit pleinement pour montrer combien l'élément dogmatique y est prédominant. Il serait facile d'y retrouver le système complet de la théologie d'Ad. Monod, tel qu'il se l'était alors formé.

La deuxième série, Montauban, est dédiée à ses anciens élèves. Elle comprend les discours prononcés dans la ville de ce nom de 1836 à 1847. La prédominance de l'élément dogmatique disparaît presque entièrement pour faire place à un élément plus psychologique. La puissance oratoire d'Ad. Monod va en grandissant, on prévoit déjà l'auteur des discours sur saint Paul; l'impression qu'il produit devient plus forte, plus profonde; son autorité ne s'efface pas, il frappe encore de toute la puissance de son éloquence. Il y a progrès manifeste. Ici déjà on sent la crise que l'orateur a dû traverser, c'est bien le même christianisme, mais d'autres préoccupations sont en jeu, d'autres besoins ne sont pas oubliés, la liberté commence déjà à jouer son rôle dans l'œuvre de la conversion, l'augustinien s'efface insensiblement, l'homme se laisse déjà attirer vers Jésus-Christ par le besoin du salut.

Dans le sermon intitulé: « le Bonheur de la vie chré-

tienne», M. Monod nous montre comment il envisage la Bible; à la p. 53 nous lisons: «Nous croyons aussi faire un excellent usage de notre intelligence quand, nous reconnaissant bien plus ignorants encore et plus dépendants devant Dieu que ne l'est un enfant devant son père, nous prenons la résolution de nous soumettre à la Bible, qui est à nos yeux la Parole de Dieu.» On vient d'entendre l'homme convaincu qui parle, l'homme sérieux, le chrétien devenu petit enfant. Cette foi si grande et si humble tout à la fois d'Ad. Monod est la source première de son éloquence. Les trois sermons sur la tentation de Jésus-Christ «le combat, la victoire et les armes», sont plus psychologiques que les premiers; on y trouve un champion de cette lutte qu'il décrit si bien et avec une connaissance si approfondie des ruses du grand adversaire qu'il semble en être lui-même le héros. La forme en est toute dramatique, l'auditeur est comme présent à cette scène mystérieuse, où les deux interlocuteurs luttent avec les mêmes armes, la Parole de Dieu. L'intérêt que M. Monod sait y attacher est des plus saisissants; on oublie forcément le résultat du combat tel que le donne l'Évangile, pour attendre celui que l'orateur donnera, quoique au fond on sache qu'il sera le même, tant est grande l'impression qu'il produit en mettant à découvert la fausse escrime de Satan. Les deux sermons suivants sont du même intérêt dramatique; le premier est intitulé: «Hérode et Jean-Baptiste«, le deuxième «Danse et Martyre.» Dans le premier, Hérode paraît avec son caractère faible, asservi aux passions charnelles et succombant aux séductions d'Hérodias. Jean-Baptiste, fidèle à son ministère, reprend Hérode, qui le fait jeter en prison,

et prive ainsi un peuple de sa préparation à la venue de l'Agneau de Dieu. Avec quel saisissement l'auteur fait dominer sur le festin d'Hérode la voix muette de Jean-Baptiste, qu'on ne peut éteindre qu'en l'étouffant. Dans le deuxième, l'impression que produit la séductrice, jeune fille, digne élève de sa mère, n'est pas moins saisissante; avec quel art l'orateur analyse les progrès de la passion qui s'égare chez Hérode jusqu'à la promesse de la moitié de son royaume, tandis que Jean-Baptiste dans les fers prie. L'application de ce sermon est contre les dissipations du monde : « Voyez, dit-il p. 260, une jeune fille allant au bal. Est-il possible qu'elle ait alors le cœur tourné vers Dieu, et qu'elle obéisse à ce précepte du Saint-Esprit: « Priez sans cesse? » — « Je ne vois de place pour cette disposition ni avant la fête, ni pendant, ni après. » Et à la p. 262, il ajoute cette question : « Voudriez-vous mourir au bal? » Peut-être tel ou tel lecteur de ce sermon se demandera-t-il si l'orateur n'est pas allé trop loin. Quelle que soit l'impression qu'on en éprouve, on ne peut que vénérer le chrétien qui a su aiguiser la conscience d'une manière si puissante!

Le sermon suivant: « Êtes-vous chrétien » ? est un des plus remarquables de cette série. Il examine tour à tour si la vie de Jésus-Christ, son témoignage et son œuvre sont le partage de ses auditeurs; il y a d'heureuses applications. Dans le sermon la « crédulité de l'incrédule », M. Monod fait preuve de connaissances historiques très-étendues; il retourne avec adresse et succès les arguments qu'oppose l'incrédulité à l'Évangile, et montre que les plus crédules sont les incrédules, car ils rejettent ce qu'il y a de solide dans les livres saints, la

prophétie. On retrouve dans ce sermon le reflet de la foi belle et simple de l'orateur. Dans l'Ami de l'argent qui vient après, l'auteur s'élève avec force contre cette fièvre d'amasser qui s'attaque à tout, et montre que désirer de l'argent est chose légitime; mais que de l'attachement légitime à l'attachement extrême la pente est tout à la fois courte et glissante. Le tableau de l'avarice moderne y est peint de main de maître : ce n'est plus comme chez l'auteur de l'Avare une passion qui trouve en elle-même sa propre satisfaction, celle de nos jours revêt mille formes, s'attaque aux institutions, au commerce, aux jeux, aux loteries, aux mariages, « les fortunes s'épousent, » à la littérature, aux études, aux œuvres missionnaires etc. « Tout homme qui aime l'argent est un avare; il y a l'avare proprement dit qui aime l'argent pour le garder, l'avare prodigue qui aime l'argent pour le dépenser et l'avare ambitieux qui aime l'argent pour acquérir le bien d'autrui. »

Le dernier sermon et peut-être le plus éloquent de cette série est « Dieu est Amour. » L'orateur transporte son auditoire au Grœnland et le fait assister à une scène missionnaire des frères moraves. Un grœnlandais, Kajarnak, se convertit en apprenant l'amour insondable de Dieu, qui va jusqu'à sacrifier son fils. Dans tout le sermon, Kajarnak joue le rôle du pécheur en général recevant l'Évangile. Peut-être pourra-t-on trouver que cette manière de mettre en scène, pendant tout un sermon un personnage unique n'est pas à imiter, par la raison que l'auditeur peut s'attacher trop au personnage principal sans songer à lui-même. Mais ici ce n'est pas le cas : l'orateur n'oublie pas l'auditeur, car dans tout le sermon les applications sont nombreuses

et belles et Kajarnak n'est là que pour « réveiller l'attention d'un auditoire blasé à force d'entendre l'Évangile. »

La dernière série, Paris, de 1847 à 1 856, qui comprend deux volumes, renferme assurément les plus beaux sermons d'Adolphe Monod. Ici, mieux qu'ailleurs, on peut constater la crise théologique que l'orateur a traversée. La doctrine rigoureuse de Calvin a disparu, la liberté est mise en œuvre dans le grand travail de la conversion. L'orateur fait davantage appel à la conscience, à ce qu'il y a encore de bon dans l'âme humaine : on peut s'en convaincre surtout par la lecture des sermons « Qui a soif? les Grandes Ames, Nathanaël. » Il touche plus les facultés de l'âme qu'il ne frappe l'imagination ; la vérité évangélique avec ses avantages est plutôt proposée à l'homme qu'imposée; en un mot, il réalise mieux cette parole : « J'ai mis devant toi et la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : choisis donc la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité etc. » (Deutér. XXX, 19).

Avec quelle douce satisfaction on lit et relit les deux discours sur la femme ! Quelle douceur et quelle délicatesse d'expression dans la forme ! quel beau rôle il assigne à la femme, quoiqu'il soit le second et non pas celui que la société actuelle tend à lui attribuer ! Il la confine avec l'Écriture sainte dans le foyer domestique, p. 116, « ce foyer, c'est son théâtre à elle; cette vie domestique c'est son domaine, cette activité intérieure c'est sa tâche etc. » et plus loin, p. 121, avec quelle sûreté de coup d'œil il met à nu les secrètes aspirations de la femme ! « Quelle femme, dans le sentiment de sa dépendance, n'a souhaité, une fois du moins,

le bras d'un homme pour appui, et pour abri le nom d'un homme? Mais quelle femme, alors dans le sentiment de cette réserve, n'a tenu son secret renfermé en elle-même, attendant qu'on la vienne chercher, dût-elle attendre jusqu'à sa mort, hâtée peut-être par le feu intérieur dont elle aime mieux être consumée que de le laisser éclater au dehors?» La tâche de la femme est décrite de main de maître à la p. 136 : «Votre sexe a un tort originel à réparer et un tort spirituel» et plus loin «s'il n'en est aucune de vous qui n'ait été une Ève pour l'homme, qu'il n'y en ait aucune aussi qui ne soit pour lui une Marie, et qui ne lui donne le Sauveur!»

Dans le sermon mystique, «Qui a soif?» Ad. Monod fait la part des besoins du cœur. Il n'enseigne pas la modération dans les désirs, au contraire, il reconnaît leur légitimité. Nous avons soif de jouissance, de lumière, d'amour, de sainteté; cette soif nous ne pouvons la satisfaire et cette impuissance engendre la mélancolie «qui n'est pas, comme l'estime le vulgaire, le songe creux d'un cerveau malade : elle est la conscience réfléchie d'une situation trop réelle; elle n'est pas dans l'homme qui s'exalte, elle est dans l'humanité qui se connaît.» Il y a deux remèdes pour sortir de ce fâcheux état: ou découvrir une vie qui s'élève au niveau du cœur, ou, si cette vie n'existe pas, abaisser le cœur au niveau de la vie. Ce dernier moyen, c'est le moyen vulgaire qui demande que le cœur soit remis à sa place, que le sentiment soit réduit aux proportions de la bête, que l'esprit sèvre sa faculté d'interroger et de connaître, que la faculté d'aimer s'accommode de la mesure reçue, que la conscience avec sa faculté de sainte obéissance

ait les ailes coupées ; l'homme arrivera ainsi à se faire une raison, « dites plutôt une ration. » Le vrai moyen c'est d'élever la vie au niveau du cœur; il faut non étouffer sa soif, mais lui donner un libre cours en Jésus-Christ. Jésus-Christ est le type de la paix et de l'harmonie, ce qui suppose qu'il a trouvé à étancher sa soif. Votre soif de sainteté, d'amour, de lumière, de félicité trouvera sa satisfaction dans la communion avec lui. La fin du sermon est des plus pathétiques, on y retrouve les élans d'une grande âme qui voudrait élever celle de ses auditeurs jusqu'aux vastes aspirations dont elle est remplie, et conduire le siècle à Jésus-Christ « s'il y a un siècle agité, haletant, travaillé et fatigué, mais grand dans sa mission, mais ardent dans ses espérances, mais indomptable dans ses entreprises; s'il y a un dix-neuvième siècle, qu'il cesse de présenter sa soif aux quatre vents des cieux! qu'il désespère de ses théories! qu'il fasse silence, qu'il courbe la tête, qu'il vienne à Jésus-Christ et qu'il boive! »

Les cinq discours sur saint Paul doivent être regardés à juste titre comme un chef-d'œuvre d'apologétique. Ad. Monod exerçait alors une grande influence dans l'Église par son talent oratoire et par une vie chrétienne tout exemplaire. Il s'était demandé d'où vient que la prédication actuelle de l'évangile exerce une influence si faible comparativement à celle des temps apostoliques, puisque ayant les mêmes moyens de grâce nous n'obtenons pas les mêmes résultats. Il faut, dit-il, qu'il se forme un peuple particulier de Jésus-Christ, recueilli de toutes les communions chrétiennes, qui, marchant par la grâce de Christ, dans l'amour de

Christ, sur les pas de Christ, réhabilite l'évangile compromis dans l'esprit des hommes. Pour se former, ce peuple a besoin d'un type Jésus-Christ, mais la perfection même de ce modèle nous invite à en chercher un autre plus à notre portée. Ce type de second ordre, éminent sans être parfait, c'est saint Paul, parce que son histoire nous est bien connue, et parce qu'étant l'apôtre des Gentils, il est notre apôtre à nous.

Ces cinq discours nous retracent l'œuvre de saint Paul, « son christianisme ou ses larmes, sa conversion, sa personnalité ou sa faiblesse, son exemple.» Dans le premier discours, avec quels traits rapides et nets l'orateur décrit l'œuvre missionnaire de l'apôtre qui va de l'extrême Orient à l'extrême Occident, semant son passage d'une longue traînée d'Églises naissantes qu'il saura ou fortifier par un retour ou affermir par des lettres touchantes. Puis, se reportant à la fin de la carrière de l'apôtre, il se demande ce qui serait arrivé, si saint Paul n'était pas né. « Saint Paul de moins, pouvez-vous en calculer les effets dans les maximes, dans les mœurs, dans l'histoire, dans la littérature; saint Paul de moins, écartez-vous, laissez s'écrouler l'édifice social, effacez toutes ces Églises; saint Paul de moins, c'est l'évangile retenu pendant des siècles peut-être sur les bords de l'Asie etc. » On le voit, ce sont toujours les mêmes qualités éminentes de l'orateur; il ne faiblit pas. Le deuxième discours « le christianisme ou les larmes de saint Paul », fait voir que l'apôtre a connu dans sa carrière apostolique les larmes de la douleur comme Jésus-Christ en Gethsémané, les larmes de la charité comme Jésus-Christ pleurant sur Jérusalem, les larmes de tendresse comme Jésus-Christ au tombeau de Lazare.

Dans cette dernière partie il réfute l'objection que l'évangile n'est pas en rapport avec les besoins de notre nature. « Non, dit-il, p. 191, l'évangile, cette vérité de Dieu révélée à l'homme, n'est point un étranger au sein de l'humanité ; il n'en contrarie que les tendances faussées et perverties. Il fait alliance avec l'humanité normale contre l'humanité déchue etc.» Le troisième sermon « sur la conversion de saint Paul » examine sa nature, sa portée, son origine. Le quatrième sermon «sur la personnalité de Paul » contient un appel aux jeunes chrétiens à continuer l'œuvre du réveil ; le sermon leur est spécialement destiné. Dans le cinquième discours « sur l'exemple de Paul » on retrouve la plaie du réveil mise à nu avec un tact parfait et le remède pour la cicatriser. Résumer tous ces discours nous a paru sinon impossible du moins très-difficile, car ils sont de ceux qu'on ne peut résumer qu'en les dénaturant.

Le dernier sermon « Trop tard » se distingue par l'impression sérieuse et terrible qu'il produit. Il fait revivre l'idée des peines éternelles, qui pour Ad. Monod ne sont pas simplement une figure, mais la plus redoutable des réalités. Il en appelle aux menaces de Dieu adressées aux Juifs et qui ont toutes reçu leur accomplissement ; puis, s'armant d'une autorité puisée dans la fidélité de Dieu, il se transporte après le jugement dernier et cite tout à coup son propre auditoire frappé à son tour pour n'avoir pas daigné prêter une oreille attentive aux menaces de Dieu. Le style de ce discours est tout à fait dramatique comme sa forme ; peut-être pourrait-on lui reprocher la répétition d'un mot frappant qui forme comme une espèce de refrain ; il ne nuit pas à la beauté du discours, mais à sa progression.

Cette rapide analyse des sermons d'Ad. Monod suffit pleinement pour nous faire connaître la crise théologique que l'orateur a traversée : on y a vu le calvinisme strict s'effacer insensiblement pour faire place à une tendance voisine de la tendance apologétique moderne, et les préoccupations dogmatiques faire place à d'autres besoins. Aux quelques remarques critiques qui accompagnent cette analyse, nous pourrions ajouter que le principal défaut de la prédication d'Ad. Monod, c'est d'avoir adopté un style trop uniformément soutenu et une marche trop inflexiblement sérieuse, car il descendait rarement au ton de la conversation et évitait tout ce qui se rapproche du ton familier. Mais si cette invariable solennité de manières est une faute, elle en est une du bon côté, car rien n'est plus nuisible que la légèreté de la chaire.

Ad. Monod nous apparaîtra toujours grand, toujours (pour lui emprunter son langage) comme un Nathanaël géant. Sa personnalité offrira constamment aux jeunes ministres un modèle à imiter comme orateur et un exemple à suivre comme chrétien. On ne peut que s'incliner devant un homme qui, par la force de ses convictions personnelles et par l'ardeur de sa foi, a su imprimer à toute sa vie une direction si belle qu'on ne peut s'empêcher de le regarder comme la principale sommité de notre réveil. «Il en était la tête et le cœur, on regardait à lui (dit M. de Félice [1]), au milieu des fluctuations de la vie religieuse, comme le marin dans la

[1] *Histoire des protestants de France*, dernière page.

tempête regarde au phare, et lorsqu'il donnait ses avis, on l'écoutait comme la voix de sa conscience.» Qui pourra combler le vide qu'il a laissé dans l'Église réformée de France? Son nom survivra, il fera époque dans l'histoire de la prédication française. On dit déjà l'éloquence d'Ad. Monod, comme on a dit l'éloquence de Bossuet, de Massillon, de Saurin. Ses sermons, aujourd'hui presque classiques parmi les protestants de France, occuperont toujours la première place dans la bibliothèque du prédicateur en général; on les lira pour les relire encore, tant il est vrai qu'en les lisant on respire le souffle divin qui a passé sur leurs belles pages et les a scellées de son sceau indélébile. Ad. Monod, orateur; Ad. Monod, chrétien, c'est tout un: on ne peut dire jusqu'où est allé l'un et jusqu'où s'est arrêté l'autre. Voilà, nous le répétons, quel a été le secret de la puissance de sa parole. S'il n'a pas fait école comme Vinet, il a du moins laissé une de ces traces profondes que le temps ne peut effacer. Puisse la génération actuelle voir s'élever sur son horizon des hommes comme Ad. Monod, qui tiennent haut élevé le drapeau du protestantisme!

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 10 novembre 1863.
RICHARD.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 18 novembre 1863.
Le Recteur, DELCASSO.